



N° 45 – Juillet 2004

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Sommaire

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Brûlement de villages au pays du Vuache

Conférences de La Salévienne

Glières : de la réalité au mythe

Les goitreux et les crétins des Alpes
Saléviens de Paris

L'influence du journal La Mode en Savoie

XL^e congrès des Sociétés savantes

Bibliothèque salévienne

Divers

CARNET

Nouveaux membres

A LIRE, VOIR, ENTENDRE

François Buloz

Souscriptions

Sortir

IL ÉTAIT UNE FOIS

Le billet de Paul Guth sur Louis Armand

Devoir de mémoire

Note de lecture

Quand Annemasse et Saint-Julien...

BRULEMENT DE VILLAGES AU PAYS DU VUACHE

par Robert Amoudruz.

Enfin une histoire fortement documentée de la libération du Genevois en 1944, publiée et écrite à la demande de La Salévienne par Robert Amoudruz. Nombreux parmi nous ont entendu, voire vécu, les tragiques événements de la Libération et des villages brûlés de Valleiry, Chevrier et Bloux. La description du contexte qui a amené à cette libération sanglante restait à écrire. A partir d'un véritable travail d'enquête dans les archives et auprès des survivants, l'auteur nous fait revivre cette période tragique que La Salévienne souhaite faire connaître, en particulier aux jeunes générations. Il y a soixante ans, c'était hier et la guerre était chez nous....

Merci aux lecteurs du Bénon de penser à commander votre exemplaire, à le faire connaître à vos proches.

CONFERENCES SALEVIENNES

Glières, janvier-mars 1944 de la réalité au mythe

Soixante ans presque jour pour jour après les combats du plateau des Glières, Claude Barbier a présenté à un public venu nombreux à Saint-Julien une version quelque peu différente et très documentée de cet événement mythique de la seconde guerre mondiale.

Claude Barbier a entamé sa conférence en rappelant l'importante littérature consacrée aux combats des Glières. Il a ensuite précisé que sa conférence ne s'inspirait pas de ces ouvrages mais de ses propres recherches menées depuis 1987 dans de nombreuses archives publiques (France, Allemagne, Angleterre, USA) et privées, mais aussi auprès de témoins directs (résistants, policiers, miliciens) de ces événements. Rappelant la version officielle telle qu'elle est gravée sur le mur du cimetière de Morette – 465 maquisards sous les ordres du lieutenant Morel (Tom) puis du capitaine Anjot (Bayard) et encadrés par d'autres officiers et sous-officiers du 27^e BCA se retranchent sur le plateau des Glières. Les forces vichyssoises échouent et la 157^e division alpine de la Wehrmacht, forte de 12 000 hommes, leur succède, appuyée par l'aviation et l'artillerie. Le 26 mars, après avoir livré le premier grand combat pour la Libération, le bataillon des Glières succombe. Mais son geste efficace et symbolique prouvait la solide réalité de la Résistance et rendait à la France, enfin retrouvée, l'estime du monde. En ce lieu même de leur sacrifice, ces morts fraternels témoignent à jamais pour les hommes libres – puis citant les propos de Maurice Schumann du 8 avril 1944, Claude Barbier a ensuite détaillé la situation de la Haute-Savoie durant les quatre années précédant les combats des Glières. Evoquant notamment les centaines de jeunes hommes venus se réfugier en mars 1943 dans les montagnes de Haute-Savoie pour échapper au STO, il a rappelé

l'importance d'un article du *Journal de Genève* du 12 mars 1943 qui parle « d'un millier de volontaires tenant les hauteurs au-dessus de Thonon (...) des troupes qui seraient organisées sous la conduite d'officiers supérieurs et qui auraient à leur disposition non seulement des fusils et des mitrailleuses, mais encore des canons de 75 ». Cet article parvient jusqu'à Londres et l'information est alors relayée et amplifiée par Maurice Schumann sur les ondes de Radio Londres. Dès lors, la Haute-Savoie gagne ses galons de département résistant et ce sont alors des milliers de réfractaires au STO qui viennent trouver refuge dans cette région. En septembre 1943, le capitaine Rosenthal envoyé par Londres dans la région, recense, dans les deux Savoie et dans l'Ain, 2 350 hommes prêts à se battre.

En Haute-Savoie, l'état d'urgence est proclamé et des milliers d'hommes du maintien de l'ordre affluent dans la région pour faire cesser les attentats et les meurtres commis par les maquisards. Le 31 janvier 1944, 120 hommes investissent le plateau des Glières, non pour s'y installer mais pour réceptionner des armes parachutées. Commandés par un ancien lieutenant du 27^e BCA d'Annecy âgé de 29 ans, Tom Morel, ces jeunes gens sont soumis à une discipline militaire stricte. Le 20 février, Tom Morel réunit ses hommes et leur déclare « Nous sommes le premier coin de France qui soit libre » avant de leur faire prêter serment « Vivre libre ou mourir ! ». L'intendant de police Lelong, responsable de la sécurité en Haute-Savoie, est informé du regroupement de maquisards sur le plateau des Glières grâce à l'arrestation d'un groupe de partisans le 7 février 1944. La garde, les GMR (ancêtres des CRS) et la Milice bouclent alors le plateau mais n'osent s'y aventurer, surestimant l'importance du dispositif des maquisards. Dès lors, un statu quo s'instaure et les deux camps s'arrangent pour éviter des affrontements sanglants. Des parachutages d'armes importants ont lieu à plusieurs reprises sur les Glières et les autorités françaises et allemandes s'agacent de l'inefficacité de la troupe. L'armée d'occupation prévient Lelong que si le problème n'est pas réglé

à la date du 10 mars, les forces allemandes interviendront.

C'est à ce moment qu'un événement dramatique survient ! Furieux de l'arrestation de plusieurs résistants par la Garde, Tom Morel décide de redescendre à la tête d'un détachement qui se rend à Entremont. Leur but, prendre en otage des officiers GMR afin de les échanger contre les résistants arrêtés. Les GMR sont rapidement maîtrisés, mais leur chef, le commandant Lefèvre, sort une arme cachée et tue Tom Morel.

C'est là un tournant de l'histoire des Glières car Tom Morel, qui savait galvaniser ses hommes, voulait quitter le plateau aussitôt les armes parachutées, persuadé qu'il était de l'impossibilité de « tenir » les Glières. Lors d'une réunion des responsables de la résistance à Annecy, l'idée de quitter le plateau est évoquée ; c'est alors que le capitaine Rosenthal sort un papier sur lequel il est écrit : « Considérons Glières comme tête de pont. Parachuterons un bataillon. Si opération réussie, parachuterons en masse ». Ce télégramme a-t-il vraiment existé ? Si c'est le cas, cela signifie que les services français ordonnent aux hommes des Glières de rester sur le plateau. S'il n'existe pas, il pourrait s'agir d'une initiative personnelle de Rosenthal qui sera lourde de conséquences. A ce jour, le mystère reste entier !

Jamais Tom Morel n'aurait accepté que les hommes restent sur le plateau et son successeur, Maurice Anjot, sait que la situation est désespérée car les troupes allemandes et la Milice encerclent les Glières et les quantités d'armes parachutées sur le plateau sont considérables. Chaque homme, y compris les prisonniers, devrait en effet redescendre avec 50 kg d'armes sur le dos. Au fil des jours, d'autres maquisards rejoignent le plateau pour atteindre vers la mi-mars environ 465 hommes.

L'aviation allemande bombarde une première fois les installations le 12 mars, faisant peu de dégâts. D'autres bombardements suivront qui feront quelques victimes et détruiront chalets et vivres. Face à l'inefficacité des troupes françaises, le commandement allemand décide d'engager la 157^e division alpine de

la Wehrmacht. Compte tenu du relief enneigé, l'attaque ne pourra se faire que par trois chemins d'accès étroits et très pentus, défendus par de nombreux maquisards bien armés. Le jeudi 23 mars, quatre bataillons allemands prennent position dans leurs secteurs respectifs et l'attaque, fixée initialement au 25 mars, est reportée au 28.

Des informations contradictoires données par plusieurs maquisards ayant déserté font état d'un effectif de 900 hommes armés et l'imminence d'un parachutage de DCA et de soldats canadiens sur le plateau. Ces renseignements devraient inciter les Allemands à agir vite.

Nous voici au 26 mars, ce fameux jour considéré comme celui ayant opposé pour la première fois sur le sol français des forces françaises organisées à l'armée allemande. Selon l'ouvrage édité par l'Association des rescapés des Glières, plusieurs centaines de soldats allemands auraient lancé leur attaque ce jour-là en plusieurs points et les combats se seraient poursuivis jusqu'à l'arrivée de la nuit où le capitaine Anjot, estimant ses troupes débordées, aurait donné l'ordre d'exfiltration.

Selon les nombreuses recherches menées par Claude Barbier, à la date du 26 mars, les Allemands ne prévoient pas d'attaque avant le 28. Seules des patrouilles sont envoyées en reconnaissance pour détailler les positions et les moyens mis en œuvre par les Français. Des accrochages sporadiques ont lieu, mais c'est le 27 que le dispositif allemand est mis en branle à la suite d'informations indiquant que les partisans tentent de quitter le plateau. Aussitôt, trois colonnes attaquent et prennent rapidement possession du plateau déserté par les maquisards, ne faisant que quelques prisonniers. La fameuse bataille du 26 mars opposant une division de la Wehrmacht à des centaines de résistants sur le plateau qui finissent par succomber n'aurait donc jamais eu lieu. La plupart des maquisards tués le seront lors de leur tentative de quitter les Glières et, surtout, lors des exécutions par fusillade commises par la Milice et la Gestapo qui feront près de 150 tués durant le mois d'avril 1944.

Claude Barbier tire ensuite le bilan de ces événements. Pour la Résistance, c'est un fiasco car ses meilleurs éléments sont tués ou faits prisonniers et les armes destinées à alimenter les maquis savoyards sont aux mains des ennemis. Pour les forces de Vichy, l'échec est cuisant car ses hommes ont été incapables de régler le problème et ont dû faire appel aux Allemands. Quant à ces derniers, ils n'ont pu détruire le dispositif des résistants qui s'est dissout de lui-même dans la nuit du 26 mars.

En fait, si l'affaire des Glières est devenue célèbre, c'est au travers des ondes radio par l'intermédiaire du secrétaire d'état à l'information de Vichy, Philippe Henriot, « Tout cela est fini, l'Armée secrète a fui, la légende est morte. Les camions n'emportent vers les prisons qu'un ramassis de déserteurs et de gamins », et du porte-parole de la France libre, Maurice Schumann : « Quand sur le plateau des Glières, 12 000 Allemands eurent, après 14 jours, triomphé de 500 Français qui, faute d'avoir pu décrocher, s'étaient accrochés plutôt que de se rendre. »

Après la guerre, cette vision héroïque des faits profitera au général De Gaulle alors au pouvoir. Les communistes, le parti des 70 000 fusillés, incarnent aux yeux de la Nation la résistance intérieure. Et le mythe des Glières permet aux militaires, fidèles durant la guerre à De Gaulle, de prendre leur part du sacrifice et de la résistance à l'ennemi.

« Avec Glières, on est encore dans l'âge mythique. Ce que l'on raconte dans les ouvrages consacrés à ces combats, c'est une magnifique histoire, mais ce n'est pas l'histoire ! Soixante ans après les faits, il est temps maintenant de parler des événements de Glières avec sérénité et humilité, dans le seul but de mieux connaître un événement de notre passé », dira en guise de conclusion Claude Barbier.

Dominique Ernst

Les goitreux et les crétins des Alpes

« Crétin des Alpes » est l'une des injures favorites du capitaine Haddock, d'Hergé, mais ce fut aussi une terrible tare qui, avec les goitres, affecta de nombreux habitants des

vallées reculées du massif alpin. André Palluel-Guillard, professeur émérite de l'université de Savoie et historien réputé a évoqué avec humour et compétence la tragique histoire des goitreux et des crétins des Alpes devant un public venu nombreux dans la salle des fêtes de Bossey le samedi 17 avril.

En guise de préambule, l'historien a rappelé que, de nos jours encore, il était souvent malvenu d'évoquer ce fléau et que ses recherches, notamment en Maurienne, avaient été mal vues des autorités locales. « Le goitre et le crétinisme restent mystérieux, on les soigne aujourd'hui, mais on ne connaît pas vraiment l'origine de ces maladies, a expliqué le professeur Palluel-Guillard. Ce que les médecins savent, c'est qu'il s'agit d'une affection de la glande thyroïde due à une carence en iode. L'une des théories les plus communément admises serait que les terres occupées par les glaciers auraient été "lessivées" et ne seraient plus à même de retenir l'iode des eaux de pluie entraînant, pour ceux qui la boivent, un risque de dérèglement de la glande thyroïde et l'apparition d'un goitre. Le goitre n'est d'ailleurs pas une exclusivité humaine, puisqu'il affecte aussi des animaux aussi variés que le chien, le cheval, le porc ou la truite ! Le plus célèbre des crétins est assurément celui des Alpes, souvent évoqué par les voyageurs qui traversaient la Savoie, mais il faut savoir que les crétins et les goitreux se retrouvent en de nombreux endroits du monde. Le nom lui-même viendrait de chrétien, dans le sens d'innocent, proche des anges, ou de "créta" – la craie en latin – évoquant le teint blanchâtre de ces individus ».

Poursuivant son exposé, le professeur Palluel-Guillard a ensuite expliqué la différence entre le crétin et le goitreux. Il a ainsi rappelé que les goitreux n'étaient pas tous atteints de crétinisme, mais que, hélas, l'inverse était vrai ! En fait, le crétin était souvent l'enfant de deux goitreux qui lui ont transmis, de manière héréditaire, leur tare. Le crétin n'ayant en général pas d'activité sexuelle, il ne se reproduisait pas mais d'autres goitreux se chargeaient de mettre au monde de nouveaux crétins !

L'historien a aussi évoqué les nombreux savants et médecins qui, au fil des siècles, ont cherché à comprendre et à soigner cette maladie. Léonard de Vinci est notamment à l'origine de la découverte de la glande thyroïde alors que le savant dijonnais Bernard Courtois a mis en évidence l'existence de l'iode (violet en grec). En France, le recensement de 1864 révèle une population d'environ 50 000 crétins et 500 000 goitreux pour 37 millions d'habitants. La révolution industrielle, avec son cortège de progrès sociaux et médicaux, ainsi que le développement des transports et des échanges, furent déterminantes pour la réduction des goitres endémiques. Mais si le problème est aujourd'hui marginal en Europe, il concerne encore 3 millions de crétins et 300 millions de goitreux de par le monde.

« Mais de nombreux mystères demeurent. Ainsi on ne sait pas pourquoi certains villages étaient très atteints alors qu'à quelques kilomètres de là, d'autres lieux étaient préservés. Il ne faut pas confondre non plus les idiots et les crétins ! Car ce dernier naît avec une déficience de la glande thyroïde, ce qui n'est pas le cas de l'idiote ! Et si la plupart des crétins et des goitreux ont aujourd'hui disparus, le sujet reste sensible. Interrogé par des journalistes de la chaîne de télévision "La 5" pour un reportage sur le sujet, je leur ai conseillé de se rendre à Vaulnaveys, en Isère, qui fut par le passé un haut lieu du crétinisme. Eh bien, quand ils sont allés voir le maire pour évoquer le sujet, ils se sont faits proprement jeter dehors ! Et ce n'est finalement qu'en discutant dans un café avec des clients qu'ils ont appris des tas d'histoires étonnantes sur les crétins et les goitreux de Vaulnaveys ! », a expliqué, en guise de conclusion, André Palluel-Guillard, aussitôt applaudi par l'assemblée pour la qualité et l'humour de son étonnante conférence.

Dominique Ernst

SALEVIENS DE PARIS

L'influence du journal *La Mode* en Savoie (1910-1923)

Le samedi 12 juin, les Saléviens de Paris se retrouvaient dans leur lieu de réunion habituel pour écouter la conférence de **Philippe Duret** qui nous en donne ci-dessous le résumé.

De 1896 à 1943, mon aïeule Joséphine Duret tint une épicerie-dépôt de presse à Raclaz (Dingy-en-Vuache). Lors d'une expédition dans ma cave d'Ali Baba j'ai trouvé des numéros de *La Mode*, un journal conservateur modéré destiné à un public large. Je me suis demandé quelle avait pu être son influence.

Allons donc éplucher le courrier des lectrices et les éditoriaux d'Hélène Valantin. Souvent cette journaliste jubile. « J'ai connu beaucoup de personnes possédant de très grands et très beaux yeux noirs, mais je puis vous assurer, amie lectrice, que leurs yeux ne reflétaient que des sentiments consciemment élaborés... [...]. Là où je ne comprends plus c'est lorsque vous dites : « J'aime un jeune homme. Ce jeune homme m'aime mais nous n'osons nous le dire. Dois-je employer mes yeux pour lui faire comprendre ? » [...] Croyez-moi, amie lectrice, si vous êtes capable de faire exprimer par vos "grands yeux" un sentiment d'amour, je suis certaine que vous pouvez leur faire exprimer des sentiments de déférence » (1918).

On y lit des confidences pathétiques, « Papa ne m'aime pas et je ne puis me consoler. [...]. J'ai un frère plus âgé que moi de quelques années et que mes parents entourent de beaucoup de prévenance et de tendresse » (1910). « Mon mari qui a fait toute sa carrière dans un ministère souhaitait voir son fils suivre la même voie [...]. Voilà deux mois, le conflit éclata. Mon fils nous révéla son désir de donner sa démission et de partir en Afrique [...]. Le mécontentement de mon mari fut terrible » (1913).

Ses idées sont parfois conventionnelles : « Ce qu'un homme cherche dans sa compagne c'est la douceur, la simplicité, l'égalité d'humeur, ce n'est point la

combativité » (1910). Elle déconseille les relations avant mariage. « Soyez plus réservée et plus prudente si vous voulez qu'il songe à vous épouser et surtout n'allez jamais plus seule chez lui » (1913). « La seule bonne solution serait que vos parents vous laissent épouser le père de votre enfant, et qu'ils vous rendent celui-ci. » (1914).

Aux femmes jalouses des aventures de jeunesse de leur époux, elle répond : « Nous devons déplorer que le jeune homme n'arrive pas dans la fleur délicate de son innocence, à l'autel où la jeune fille vient si confiante, si remplie d'illusions, jurer fidélité jusqu'à la mort à cet être qui va devenir vraiment la moitié d'elle-même, [...] Le plus souvent, l'homme en se mariant tard, possède un passé... [...] Si la découverte de "lettres", par exemple, révèle tout à coup les secrets de l'époux à la curieuse qui a eu bien tort de chercher à les connaître, le sentiment plus ou moins pénible qu'elle en éprouve la punit de sa curiosité » (1919). Elle donne des conseils tactiques aux victimes d'un mari infidèle.

Il lui arrive de se montrer audacieuse. Une lectrice demande si elle doit se séparer de son mari « dont la paresse et l'inconduite lui paraissent incorrigibles ». Une autre rétorque que le divorce provoque « la dépravation des mœurs ». « Qu'elle se libère d'un despotisme odieux et que courageusement elle refasse sa vie » s'exclame une troisième. La journaliste conclue avec franchise : « je dois avouer que la majorité de mes correspondantes s'est prononcée pour le divorce » (1910). Elle ajoute : « Pour qui connaît certains exemples mondains de l'usage qui est fait du divorce, on ne peut qu'y applaudir. De très grands noms ont été vraiment un peu diminués par de vrais jeux de quatre coins qui ont été faits par des époux les uns des autres, et ont ainsi embrouillé leur arbre généalogique comme un véritable puzzle » (1910). En Haute-Savoie, la loi de 1884 sur le divorce est peu utilisée : 21 cas en 1901¹.

Sur le travail des femmes aussi. H. Valantin a de l'audace. « Il est tout à fait nécessaire de donner à cette enfant un

gagne-pain. [...] Vos idées sur l'éducation, si respectables qu'elles soient, ne peuvent s'accorder avec l'existence qui, dans la société moderne, attend une jeune fille sans fortune ni protection » (1913). « Bien des carrières vous sont ouvertes dans le commerce ou l'administration (postes, télégraphes, téléphones, banques, sténo-dactylographie, comptabilité, etc.) » (1912). Contre cette partie de l'opinion qui considère qu'une femme qui travaille effraie les épouseurs, la journaliste proteste : « Mais non, la femme ne sort pas de son rôle en gagnant sa vie » (1910). En 1906, les Françaises forment 29 % des salariés, un des taux plus élevés d'Europe.

Beaucoup de lectrices désirent quitter leur village pour des motifs divers : pauvreté, manque d'emploi, besoin d'une vie raffinée, refus de traditions insupportables. « Elle m'écrit, cette semaine, pour me dire qu'à la suite d'une discussion avec son père, pour un motif futile, elle est décidée à quitter le foyer familial. Elle veut, me dit-elle, vivre d'une vie indépendante » (1913). Toujours, la journaliste tente de les dissuader. « Ne croyez pas que la ville soit le lieu de délices que vous vous figurez », « laissez de moins sages que vous désertier le sol qui les a vu grandir, enracinez-vous solidement à la terre que vous aimez » (1910).

Comment expliquer cette peur de l'exode rural ? Les conservateurs sont fortement implantés dans les villages. Quant aux républicains, ils surprotègent les ruraux afin de garder leur vote. D'où une psychologie générale cultivant le mythe du terroir « qui ne ment pas ». En 1903, Chautemps, président du concours agricole de Seyssel, dénonce « l'encombrement malsain des villes ». La même année, Fenouillet, instituteur républicain retraité, critique « la vie factice, fiévreuse et souvent esclave de la ville, les fréquentations louches, les clubs, les grèves, les petits-verres et la démoralisation qui s'ensuit »². En fait, la lecture du *Cultivateur Savoyard* montre que la vie rurale n'était pas moins dure : alcoolisme, misère atroce des vieux

¹ *Le Cultivateur Savoyard*, 27/11/1902

² Idem. 17/09/1903

ouvriers agricoles, jeunes filles enceintes terrorisées par le qu'en-dira-t-on... Finalement, la phobie de la ville est élitiste. Dans *La Mode* un débat s'installe sur le vote féminin. « La base même des revendications féministes est le droit de vote pour les femmes. [...] Les lois sont telles qu'une femme abandonnée par son mari ne peut garder ses enfants auprès d'elle qu'autant qu'elle achève de ruiner son ménage. Les lois sont telles qu'elles ne protègent ni la mère, ni l'épouse. Ceci est un exemple entre mille, et c'est parce qu'il y a dans les lois beaucoup de lacunes de ce genre que les femmes de bon sens et d'esprit sérieux réclament » (1913).

Beaucoup de laïcs ne partagent pas ce jugement nuancé. Pour ces laïcs, les femmes sont incapables d'avoir leurs propres idées. Ainsi Chautemps en 1905 : « L'Eglise, qui n'est qu'une organisation politique et non religieuse, savait combien il importait de mettre la main sur la femme »³. Pour le député Fernand David les militantes catholiques sociales de l'ACJF sont hystériques⁴. Heureusement les mentalités bougent quand même. En 1908 à Saint-Julien, la Ligue des droits de l'homme se prononce pour les droits des femmes⁵. En 1912 à Chambéry, au congrès syndical des instituteurs contestataires, les féministes présentent la candidature d'une Savoyarde, Mlle Bumat⁶. En 1917 le fils de l'épicière est enthousiasmé par une brochure féministe.

Malgré leurs contradictions, les articles d'Hélène Valantin suscitent des débats, présentent des idées nouvelles et encouragent les lectrices à se construire une vie autonome.

Philippe Duret

XL^e CONGRES DES SOCIETES SAVANTES : ECHANGES ET VOYAGES EN SAVOIE

C'est le moment de s'inscrire pour le XL^e congrès des sociétés savantes qui aura lieu à Saint-Jean-de-Maurienne les 11 et 12 septembre, collège Saint-Joseph, Maison diocésaine.

Samedi :

9 h 00 : séance d'ouverture ;
de 10 h 00 à 12 h et de 14 h 30 à 18 h :
communications ;
18 h 30 réception par la municipalité ;
Soirée : Visite de l'exposition : Voyages à
travers les Alpes au XVIII^e siècle.

Dimanche :

8 h 30 à 10 h : communications ;
10 h : sortie à thème :
- Apports locaux et influences extérieures
dans l'art religieux mauriennais ;
- La traversée des Alpes : grandes réali-
sations et grands projets ;
- Visite de l'église et de la chapelle ND des
Neiges d'Avrieux ;
12 h : Repas à Aussois au fort Sainte-
Catherine ;
- Présentation des travaux du Lyon-Turin
ferroviaire ;
16 h : Présentation des systèmes de
sécurité du tunnel routier du Fréjus ;
18 h 30 : Retour à Saint-Jean-de-
Maurienne.

Droits d'inscription : 18 € (9 € pour le
conjoint), gratuit pour les communicants.

Déjeuner samedi : 22 €.

Sortie dimanche (car et repas) : 30 €.

Inscription et chèque à retourner à la
Société d'histoire et d'archéologie de
Maurienne, 16 rue Humbert aux Mains
Blanches, 73300 Saint-Jean-de-
Maurienne.

BIBLIOTHEQUE SALEVIENNE

DONS

DES ARCHIVES D'ETAT DE TURIN :

**- Bâtir une ville au siècle des lumières :
Carouge**, modèles et réalités. Catalogue
d'exposition 1986

³ Idem. 31 août 1905

⁴ Idem, 29 octobre 1903

⁵ ADHS. 2 Z 28

⁶ *Les institutrices à la Fédération des Syndicats*
(1912), Présentation par Slava Liszeck. Site Internet
du Maitron.

- **Archivio di stato di Torino.** Estratto dal volume IV della Guida generale degli stato Italiani. Roma 1994. Il s'agit d'un inventaire des fonds dont certains intéressent la Savoie et Genève.

- Itinerari di cultura tra Francia e Piemonte. Studi in occasione del Centenario dell'Association des Français du Piémont et de la vallée d'Aoste. 1999

ECHANGES

Le petit colporteur. Racines en Faucigny. Année 2004, n° 11. A noter en particulier un hommage au curé Jean de Viry. Un article sur Bonivard à Genève et Contamine, ainsi qu'un excellent article sur « la frontière », coiffure emblématique de la Savoie.

ECHANGES AVEC LES AMIS DU VIEUX CONFLANS

Vie quotidienne en Savoie. Actes du VII^e congrès, Conflans 1976 ;

Les ardoisières de Cevins-La Bâtie par Marc Pointet ;

Marchands-joailliers du Beaufortin au XVIII^e siècle, par C. et G. Maistre ;

Souvenirs du Dr Jules Armand (Cahiers du Vieux Conflans) ;

Promenade en Tarentaise par Félix Despine ;

Une rivière, une ville : l'Arly à Albertville par J.-P. Dubourgeat et G. Maistre.

CAHIERS DU VIEUX CONFLANS :

n° 147 : Alberville 1815-1860. Colloque du 22.06.1986 ; n° 149 : Colporteurs et marchands tignards aux XVIII^e et XIX^e siècles ; n° 150 : Les salins de Tarentaise, Moutiers, Conflans ; n° 151 : L'émigration savoyarde en Bourgogne au milieu du XIV^e siècle ; n° 152 : Petite histoire de la géographie des Grandes Alpes savoyardes ; n° 153 : Histoire d'Albertville au XIX^e siècle, 1815-1919 ; n° 154 et n° 155.

Noms de familles de Haute-Tarentaise par P. Debeauvais in Société d'histoire et d'archéologie d'Aime.

DIVERS

Salon du Mieux Vivre

A la Toussaint, pendant quatre jours, le syndicat du Vuache invite La Salévienne à participer au Salon du Mieux-Vivre à La Roche où « le Vuache » est invité d'honneur. Vous pouvez nous aider à tenir un stand. Contacter Martine au 04 50 49 12 38 (le soir).

Voyage des 20 ans de La Salévienne

Début juillet, soixante Saléviens visitent Turin à l'occasion du voyage du 20^e anniversaire de La Salévienne. Compte rendu dans le prochain numéro.

CARNET

NOUVEAUX MEMBRES

Jean BORNAND
46 chemin de l'Eglise
74160 FEIGERES

Bernard BOUCHET
Chez Bonier
74350 MENTHONEX-en-BORNES

John FOX
243 route du Petit-Châble
74160 BEAUMONT

Michel JANIN
52 impasse des Cyprès
74330 EPAGNY

Mme JIGUET
4 bis Grande Rue
74160 SAINT-JULIEN

Annick LARUE
514 Rte de Beaumont
Blécheins
74160 ARCHAMPS

Geneviève LE DEVEHAT
Chemin de Bottecreux
74160 COLLONGES

Louis TRONCHON
 Lotissement de la Rassetaz
 74140 CHENS-sur-LEMAN

À LIRE, VOIR, ENTENDRE

FRANÇOIS BULOZ 1803 - 1877

En 2003, notre activité a été centrée principalement sur les 400 ans du traité de Saint-Julien. Nous en avons oublié l'anniversaire de naissance de l'un de nos plus illustres concitoyens. **Anne Marie Beaugendre** a bien voulu nous écrire cette page biographique qui nous rappelle sa place dans le monde littéraire du XIX^e siècle.

Natif de Vulbens – une plaque sur sa maison natale (ancien bureau de poste...) rappelle son souvenir - François Buloz a été un acteur majeur de la vie intellectuelle française du XIX^e siècle. La « Revue des Deux Mondes » dont on peut considérer qu'il est le véritable fondateur, existe toujours. Cette revue a été le lieu où tous les talents littéraires de notre pays, sans presque aucune exception, ont soit débuté, soit se sont manifestés. Cette revue fondée comme mensuel en août 1829 a paru sans aucune interruption jusqu'en septembre 1944 pour reprendre en 1948 et elle existe encore aujourd'hui. Ceci est un fait tout à fait exceptionnel dans la presse française et c'est remarquable si on songe aux événements (révolutions, changements de régime politique, guerres...) qui ont marqué la France pendant les deux derniers siècles. Cette vénérable institution n'a pas été fondée par François Buloz mais par deux personnages, Mauroy et Ségur-Dupeyron, qui, à l'origine, ont voulu faire connaître « les mœurs des autres [pays] et leurs lois », programme éditorial résumé par le premier sous-titre : « recueil de la politique de l'administration et des mœurs ». C'est Buloz, devenu le rédacteur en chef officiel en 1831, à l'âge de vingt-sept ans seulement, qui peu à peu modifia le contenu pour en faire une revue davantage tournée vers la littérature, sans

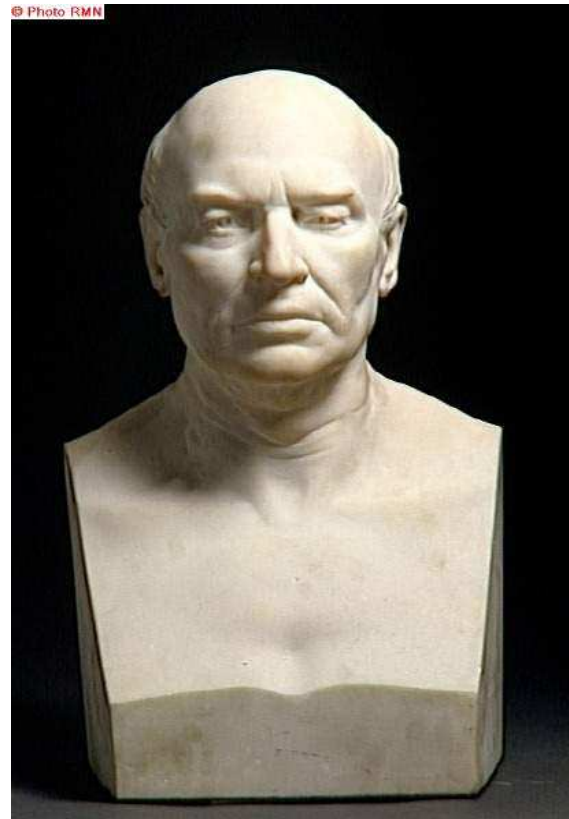
abandonner pour autant l'intérêt porté aux événements, aux idées et au monde qui lui étaient contemporains. Il publia dans sa revue, par tranches, de nombreux romans d'auteurs célèbres aujourd'hui. Le premier fut Alfred de Vigny. Le génie de Buloz fut de savoir s'assurer la collaboration d'excellents littérateurs. La liste de ceux qui ont publié dans la « Revue des Deux Mondes » est quasiment l'équivalent de la table des matières de nos manuels d'histoire littéraire ! Ce n'est pas être exhaustif que de citer outre Vigny : Musset, George Sand, Montalembert, Lamennais, Sainte-Beuve, Chateaubriand, Lamartine, Mérimée, Edgar Quinet, Littré, Victor Hugo, Balzac, Stendhal, Théophile Gautier... La qualité de ses collaborateurs historiens fit de cette revue le principal organe des études historiques en France entre 1829 et 1848. Ceux-ci s'appellent : Michelet, Victor Cousin, Augustin Thierry, Alexis de Tocqueville, Thiers... La revue eut rapidement des abonnés fidèles : 350 à la fin de 1831 (alors que le prix de l'abonnement – 50 F pour un lecteur de province – correspondait à ce que gagnait Buloz comme typographe dans une imprimerie !), mais elle ne prit son essor que sous la II^e République : 2 500 abonnés en 1848, 5 000 en 1851, puis 15 000 abonnés sous l'Empire. La revue absorba au cours des ans d'autres publications : le « Journal des voyages » dès 1830, la « Revue encyclopédique » en 1845. Le succès permit à Buloz, dès 1845, de s'affranchir de toute tutelle et de voler de ses propres ailes, sans les commanditaires qui avait permis depuis le début de financer l'aventure qu'est toute entreprise éditoriale. Un peu comme le journal « Le Monde » de nos jours, la revue devint la propriété d'une société dont les parts lui appartenaient ainsi qu'à ses amis et collaborateurs (sinon à ses lecteurs).

Pourquoi un tel succès ?

La revue a tenté - et a réussi - à se faire une place entre les revues frivoles et celles trop savantes. Elle a su rendre compréhensible à son public le droit, l'économie politique et sociale. La revue, non contente d'offrir une tribune aux plus grands talents français, tenait une rubrique

régulière sur les littératures étrangères, y compris non européennes. Ce n'est pas seulement les grands auteurs étrangers du passé qu'elle fait connaître mais aussi ceux du présent, tel que Heinrich Heine, fidèle collaborateur. Dans ses débuts François Buloz a soutenu et encensé tous les auteurs romantiques, contre les conservateurs et les institutions : Académie française, Comédie française (dont Buloz sera cependant commissaire royal – c'est-à-dire administrateur - de 1838 à 1847). Elle l'a fait selon l'esprit de son directeur : un esprit libéral, frondeur et ouvert. François Buloz est un voltairien et un classique qui imprime à sa revue une tendance qu'on peut qualifier de « centre gauche ». Buloz dit de sa revue : « Il lui a semblé qu'il n'y avait pas de frontières pour les idées, et que la première condition de la critique en toute chose c'était l'impartialité et l'étendue » (1843). Et plus tard (1853) : « La Revue n'a jamais consenti à se faire l'instrument d'une coterie ou des passions du moment, l'organe étroit d'un parti ou de quelques hommes ». Le critique littéraire Sainte-Beuve, qui tient cette rubrique dans la revue, écrit en 1844 que François Buloz : « a fait prévaloir en définitive l'indépendance des jugements ». En effet il n'a jamais censuré ses collaborateurs, mais quand une opinion lui paraissait trop outrée, il se contentait de dégager sa responsabilité.

Sa revue a accompagné ceux qui étaient aux commandes de la France : la classe moyenne cultivée, très patriote et libérale qui désirait gloire et expansion à l'extérieur.



François Buloz (Musée d'Orsay)

Mais qui était l'homme François Buloz ?

Il était né huitième enfant d'une famille pauvre. Il aurait quitté son village à l'âge de onze ans, pris sous l'aile de son frère aîné qui était normalien. Une bourse lui permit d'accéder au lycée Louis-le-Grand à Paris, qu'il abandonna dès le premier jour à la suite d'un accident qui l'éborgna. Il tenta de préparer le concours d'entrée à l'École normale, mais renonça faute de ressources financières. Il entra dans une entreprise chimique, tout en s'adonnant à des travaux littéraires : il écrivit des notices biographiques pour un éditeur. Puis il devint typographe. Il fut notamment correcteur à l'imprimerie de l'archevêché de Paris pour un misérable salaire qu'il complétait par des travaux de « nègre » et des traductions. Il fut introduit dans le monde de l'édition par un ami d'enfance devenu imprimeur qui voulait relancer le « Journal des voyages ». C'est dans le monde de l'imprimerie qu'il fit connaissance avec des auteurs, dont un des premiers fut George Sand.

De son caractère, on sait qu'il était taciturne, solitaire, sans respect humain et

travailleur acharné. Il se maria en 1835 avec Christine Blaze, fille d'un musicien, chroniqueur au « Journal des débats » dont il eut une fille, Marie, et deux fils, Louis et Charles. On peut voir son buste sur sa tombe au cimetière parisien du Père-Lachaise ainsi qu'au Musée d'Orsay.

En 2004, la FACIM organisera avec les musées de Chambéry, un cycle de rencontres sur George Sand. Celle du vendredi 15 octobre à la Motte-Servolex, en matinée et après-midi, évoquera Buloz et la Revue des Deux Mondes.

SOUSCRIPTIONS

Mélanges à Pierre Soudan. Témoin fidèle de l'actualité haut-savoyarde, Pierre Soudan fut aussi un acteur de la vie culturelle annécienne durant plus de quarante ans. Historien à la plume alerte et mordante d'ironie, il eut pour sujet de prédilection la fin du XIX^e siècle en Savoie, sa terre d'adoption.

En hommage à ce grand journaliste, différents auteurs font revivre dans ces "Mélanges", ce riche passé savoyard où personnalités marquantes et aspects de la vie culturelle, associative et religieuse se croisent à Annecy, Chambéry, Thonon et Saint-Jean-de-Maurienne.

Volume format 17,5 x 24, 320 pages avec illustrations en couleurs. Prix de souscription : 25 € franco de port. Règlement à adresser à ACADEMIE SALESIEENNE, 18 avenue de Trésum, 74000 Annecy.

Sortie prévue vers juin 2004.

SORTIR

Château de Clermont

Ce site historique départemental est plus qu'un lieu, il est un havre de ressources culturelles quand les scènes urbaines sont closes. Ses nombreuses animations ouvertes à un large public s'intéressent à tous : aux enfants par milliers lors des "Petites Médiévales", aux artistes amateurs par une programmation offerte aux scènes des musiques harmoniques et chorales du département, aux compagnies

de théâtres en un festival de rencontres. Cette année, le repas costumé nous invite à la table de George Sand et la deuxième édition des Nuits alpines nous propose un parcours féérique artistique autour et dans le château.

Le château est également mis à la disposition des Associations animées du plaisir de divertir un public fidèle et nombreux, des concerts de jazz et musiques classiques, des expositions d'artistes locaux, des visites guidées costumées et théâtralisées à travers les appartements reconstitués de Gallois de Regard avec, cette année, un tout nouveau salon de curiosités et l'atelier d'un peintre de l'époque Renaissance...

Renseignements : 04 50 69 63 15

Fort L'Ecluse

A ce jour, nous n'avons pas reçu le programme des animations estivales du Fort L'Ecluse.

Pour tout renseignement contacter Fort L'Ecluse Animation au 04.50.59.68.45.

Adresse email : fea@cc-pays-de-gex.fr

Concerts

A Beaumont

Tous les dimanches de juillet, à 18 h 30, concerts en l'église de Beaumont. Entrée gratuite.

Renseignements au 04 50 04 42 58

A Pomier

Le prochain concert à la chartreuse de Pomier aura lieu le dimanche 26 septembre 2004 à 17 heures : **JAZZ BOULEVARD**. Cette formation de six musiciens interprètera un répertoire de Jazz traditionnel, de Jazz New Orleans, quelques grands classiques internationaux "les evergreen" et quelques chansons françaises.

A Annecy

LES HEURES D'ORGUES. L'association des Amis de l'orgue de la cathédrale d'Annecy vous propose un concert hebdomadaire dans la cathédrale rue Jean-Jacques Rousseau, chaque mercredi de juillet et août, à 18 h 30. Les plus grands

organistes de France interpréteront des chefs-d'œuvre de la musique classique, sur les grands orgues. Renseignements au 04 50 67 08 30.

Expositions

Félix Valloton dans les collections des Musées d'art et d'histoire de Genève jusqu'au 29 août 2004.

Proche du groupe des Nabis dès 1892, Valloton développe un langage pictural personnel. A partir de 1907, il s'intéressera essentiellement à la figure – et aux nus féminins - aux paysages et aux natures mortes. Les musées d'art et d'histoire de Genève possèdent un ensemble d'œuvres qui permet de suivre les étapes marquantes des recherches de Valloton.

Cléopâtre dans le miroir de l'art occidental, Musée Rath jusqu'au 1^{er} août 2004. Personnage historique et mythique, Cléopâtre a fait rêver l'Occident et son histoire a inspiré nombre d'artistes au cours des siècles.

Du 28 juillet 2004 au 30 janvier 2005, le musée du Léman à Nyon (CH) présente **Rêves d'océans, quand les marins du Léman prennent le large**. Pour comprendre la passion des Suisses pour la mer, cette exposition retrace les challenges auxquels ils se sont attaqués : Jeux olympiques, championnats du monde, courses au large et finalement, en 2003, la Coupe de l'America !

IL ETAIT UNE FOIS

LOUIS ARMAND (1905-1971)

Le Billet de Paul GUTH sur Louis ARMAND

Nous vous retranscrivons le texte d'un manuscrit (mis en vente récemment sur internet) que Paul Guth a écrit sur Louis Armand en 1964, suite à son entrée à

l'Académie française. Le texte était destiné à être publié dans le Figaro.

Paul Guth, romancier et essayiste, est né en 1910 à Ossun (Haute-Pyrénées). Agrégé en 1933, il fait une carrière universitaire classique qu'il interrompra après la guerre pour se consacrer à la littérature, au journalisme et à la radio. Les "mémoires d'un naïf" obtiennent en 1953 le prix Courteline. L'œuvre de Paul Guth comprend aussi une série romanesque de quatre volumes sur Jeanne La Mince, des livres d'enfants dont le héros est Moustique, etc.

Paul Guth a été académicien. Il est décédé en 1997.

Avant de passer au texte sur Louis Armand, une citation de lui : "La chance est la forme laïque du miracle".

Le billet de Paul GUTH

En recevant Monsieur Louis Armand sous la coupole. Monsieur Jean Rostand a déclaré : "Avec vous, le XX^e siècle entre à l'Académie".

Le Savoyard de 59 ans, vif, noir, jaillissant d'idées, est à la source d'une foule de grandes réalisations du siècle. Ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des Mines, il devient directeur général de la SNCF et met nos chemins de fer à l'heure des grandes vitesses et de l'électricité. Il crée l'EURATOM, il est l'auteur du plan économique-financier Armand-Rueff. Il est le père du tunnel sous la Manche que l'on construira bientôt. Il est passé d'une réalisation à l'autre avec l'alacrité joyeuse d'un montagnard qui collectionne les ascensions de parois rocheuses.

Reçu l'autre jour au Rotary Club de Paris, cet homme d'action allègre a condamné dans une allocution, l'abus du classement des enfants durant leurs études, et les notes qui les emprisonnent dans leurs carcans sur une route semée de compositions et de concours. Cet ancien polytechnicien s'est élevé contre le sacro-saint prestige qui couronne d'une auréole les élèves des Grandes Ecoles et les lauréats des grands concours et qui, après un effort vertigineux de quelques années, les laisse pantelants, épuisés,

vidés et respectés pour le restant de leurs jours.

On n'est pas remarquable, dit-il à peu près, parce que l'on a l'étiquette d'un concours qui, dès le début de la vie, vous déclare tel. Les études ne doivent pas se borner à l'adolescence. Après la surchauffe des premières années, on deviendrait par la suite un mandarin somnolent et inculte. On doit acquérir la culture tout le long de l'existence en s'adaptant sans cesse à l'évolution qui, à notre époque, est d'une rapidité fulgurante. On doit consacrer une partie des loisirs à étudier, pour se maintenir au courant, sinon, aujourd'hui, on est entraîné par le flot, et l'on se noie.

Notre XX^e siècle n'est pas le siècle du mol oreiller où pourrait s'endormir une élite à la tête bien faite. Il est terriblement cruel, mais grisant. Il exige que l'on ranime et que l'on vive cette idée essentielle à l'activité de la pensée : l'esprit n'est pas formé une fois pour toute. On doit l'exercer et le perfectionner tout au long de l'existence, et le dernier souffle n'est que l'achèvement, dans la lumière, d'un long effort.

Relevé et commenté par **Michel Brand**

Devoir de mémoire et une idée pour vos sorties !

En 1945, la guerre a laissé le réseau ferré français en très mauvais état. Tout, ou presque, est à reconstruire. Louis Armand, natif de Cruseilles, directeur du matériel à la SNCF, modernise et électrifie les lignes de chemin de fer.

Très attaché à sa région natale, Louis Armand électrifie dès 1948 une ligne « expérimentale » entre Aix-les-Bains - Annecy et La Roche s/Foron. La première locomotive électrique est la CC 6051. Elle fonctionne en courant alternatif monophasé 50 Hz.

En octobre 1951, les essais étant concluants et pour marquer cette réussite, un congrès international des chemins de fer a lieu à Annecy sous la présidence de Louis Armand, qui est depuis citoyen d'honneur de cette ville.

Il est décidé alors d'étendre cette technique à l'ensemble du réseau SNCF

et la première ligne commerciale - entre Valenciennes et Thionville - est inaugurée en 1955.

La locomotive CC 6051, pionnière de l'électrification, appelée affectueusement par les cheminots « la grand-mère », est revenue dans son berceau d'origine. Elle était entreposée à Amiens et la SNCF a bien voulu, à la demande de notre Association, la rapatrier à Chambéry. Le voyage fut long, de nuit et à 50 km/h, avec graissage des essieux tous les 100 km... ! Nous remercions bien vivement la SNCF d'avoir accédé à notre demande en réalisant cette prouesse.

Vous pouvez voir fonctionner le dépôt SNCF de Chambéry et admirer de belles locomotives dans la Rotonde, la CC 6051 et la 2CC2-3402, en téléphonant au 04 79 60 97 41 à M. Georges Jenny. La visite est guidée. Il est à noter que le procédé d'électrification Louis Armand a conquis le réseau ferré français et le monde entier (Inde, Japon, Chine, Russie, Hongrie, etc.) et que, sans cette technique du monophasé 50 Hz, le TGV n'aurait jamais existé.

Une belle avancée technique réalisée par un Savoyard amoureux de sa région et natif de notre village.

Communiqué par **M. Barral-Gidon** et **J.P.Gide** pour Les Amis du Patrimoine savoyard à Cruseilles

NOTE DE LECTURE

Les militaires savoyards et niçois entre deux patries (1848-1871) par Hubert Heyries. Approche d'histoire militaire comparée, armée française, armée piémontaise, armée italienne, Études militaires n° 30, Montpellier, Presses universitaires de Montpellier, 2001.

Synthèse subjective du compte-rendu d'Annie Crépin dans la Revue d'histoire du XIX^e siècle, numéro 2001-22 par **Philippe Duret**.

H. Heyries étudie les Savoyards de l'armée sarde contraints en 1860 de choisir entre la France et le Piémont. Ils possèdent une identité très complexe : ils parlent à la fois français et italien, savent qu'entre 1792 et 1815 leur histoire a été

française, se sentent « Savoyards », éprouvent du respect pour leur roi et se marient dans leur milieu social.

En 1854 et 1857 l'armée sarde venait d'être réformée par le général La Marmora. Les conscrits se plaignaient d'une conscription devenue plus lourde (important taux d'insoumission) mais les officiers et les sous-officiers se satisfaisaient de ces réformes leur assurant une carrière rapide.

En mars 1860, les articles 5 et 6 du traité de Turin réservent un sort spécial aux cadres militaires. Ceux-ci peuvent conserver les droits acquis s'ils optent pour la nationalité et l'armée françaises. Toutefois ils peuvent conserver la nationalité sarde et leur place dans l'armée piémontaise, à condition de transporter leur domicile en Italie.

Lors du référendum 93 % des militaires savoyards se prononcent pour la cession de la Savoie et de Nice à la France (99,7 % chez les civils). Il y a 9 % d'abstentions.

Les cinq-sixièmes des officiers entrent au service de l'Italie. Comme il s'agit de militaires ayant déjà démontré leur valeur, on leur attribue un rôle de premier plan dans la formation de l'armée italienne. Certes, au prix d'une dispersion géographique et d'une italianisation (beaucoup modifient leurs prénoms) mais avec un avancement rapide. Ni entièrement savoyards, ni entièrement italiens, pour quelques années ils sont un peu les deux.

La minorité d'officiers savoyards ayant choisi l'armée française déchantent rapidement. Le gouvernement ne lui accorde aucune place particulière, il la noie dans la masse sans lui offrir de belles perspectives. Plusieurs officiers, déçus, démissionnent ou se réfugient dans le particularisme provincial.

Les trois-quarts des sous-officiers préfèrent l'armée française parce qu'ainsi ils achèvent plus vite leur service ou parce que leur dossier est insuffisant pour devenir officiers italiens.

D'un côté comme de l'autre, au bout d'une dizaine d'années seulement, « l'identité » savoyarde décline. La guerre de 1870 développe le patriotisme français et la

même année le rattachement de Rome à l'Italie exalte le patriotisme italien.

La fabrication d'une « identité » est une alchimie bizarre où le hasard pèse souvent plus lourd que les « racines ».

Quand Annemasse et Saint-Julien-en-Genois se retrouvent au cœur d'un best-seller américain !

Connaissez-vous Dan Brown ? Cet ancien professeur d'anglais et historien d'art américain est l'auteur d'un thriller intitulé « Da Vinci Code » qui a été encensé par la presse de son pays et qui vient d'être adapté au cinéma par Ron Howard avec Russel Crowe dans le rôle principal. Dans son roman, dont l'intrigue tourne autour du tableau « La Joconde » de Léonard de Vinci et du musée du Louvre à Paris, l'auteur place au centre de son histoire la société secrète du Prieuré de Sion, fondée en 1099 par Godefroy de Bouillon. L'auteur affirme que cette société secrète a bel et bien existé et que son authenticité est prouvée par des parchemins découverts en 1975 à la Bibliothèque nationale de Paris.

Dans un excellent article très documenté paru récemment dans le quotidien suisse « Le Temps », la journaliste Patricia Briel démontre l'imposture de Dan Brown et raconte en détail l'incroyable mystification montée de toute pièce par un habitant de notre région répondant au nom de Pierre Plantard.

Nous vous proposons ici un résumé très détaillé de cet article passionnant.

Cette étonnante histoire commence en 1956, Pierre Plantard est alors âgé de 36 ans ; dessinateur aux établissements Chanovin d'Annemasse, il est l'auteur de mouvements fictifs à caractère antisémite et antimaçonique et a été condamné à deux reprises par la justice, notamment pour abus de bien sociaux en 1953. En juin 1956, il fonde avec quelques amis le Prieuré de Sion, une association dont les statuts sont déposés à la sous-préfecture de Saint-Julien et dont le siège se trouve à Annemasse. Il n'existe pas de mention historique d'un quelconque Prieuré de Sion avant cette date. Dans l'esprit des

fondateurs, Sion ne se réfère d'ailleurs pas à Jérusalem, mais au Mont-Sion situé tout près de Saint-Julien. Le Prieuré se propose de défendre les droits et la liberté des foyers HLM, et il n'y a pas de trace de mystère dans cette association qui prend fin en 1957.

A la même époque, Pierre Plantard fait la connaissance de Noël Corbu, héritier de l'abbé Béranger Saunière. Noël Corbu lui raconte l'étrange histoire de l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château à la fin du XIX^e siècle. Dans cette paroisse pauvre, l'abbé a soudain fait rénover l'église avant de se faire construire une villa et une tour. En fait, l'abbé aurait découvert un parchemin indiquant l'emplacement d'un trésor à l'occasion de travaux de rénovation de l'église. Cette histoire enflamme l'imagination de Plantard qui, avec un dénommé Philippe de Chérissey, confectionne de faux parchemins qu'ils réunissent sous le nom de « Dossiers secrets » d'Henri Lobineau, un nom inventé pour l'occasion. Dans ces textes, les deux faussaires inventent des généalogies de descendants des rois mérovingiens, soi-disant copiées des parchemins de l'abbé Saunière, et suggèrent une parenté entre le roi Dagobert II et Pierre Plantard. Ils reviennent aussi sur le Prieuré de Sion, inventant une société secrète créée en 1099 par Godefroy de Bouillon et dont les Grands Maîtres auraient été successivement Léonard de Vinci, Botticelli, Isaac Newton, Victor Hugo, Claude Debussy ou Jean Cocteau ! Ces documents indiquent aussi que le Prieuré de Sion détient la clé du trésor de l'abbé Saunière. Enfin, ils ajoutent à leurs parchemins plusieurs textes pour brouiller les pistes et ajouter du mystère à l'ensemble. Les « Dossiers secrets » d'Henri Lobineau sont ensuite discrètement déposés à la Bibliothèque nationale de Paris.

En 1967, l'écrivain Gérard de Sède, séduit par le contenu des « Dossiers secrets », décide de leur consacrer un livre avec l'aide de Pierre Plantard. Intitulé « L'Or de Rennes », cet ouvrage révèle au public français les connexions entre le Prieuré de Sion et l'abbé Saunière, reproduisant notamment les parchemins prétendument

retrouvés par l'abbé. Le livre évoque aussi Dagobert II et un tableau de Poussin, « Les Bergers d'Arcadie », qui serait la clé de l'emplacement du trésor de Rennes-le-Château. En 1971, à la suite d'un conflit avec Gérard de Sède concernant les *royalties* du livre, Philippe de Chérissey et Pierre Plantard avouent publiquement que les parchemins sont des faux fabriqués par leurs soins.

L'affaire connaît un creux jusqu'en 1982, date à laquelle trois journalistes anglais, Henry Lincoln, Michael Baigent et Richard Leigh, publient un livre-enquête intitulé « Holy Blood, Holy Grail ». Cet ouvrage, devenu un best-seller dans le monde anglo-saxon, reprend le mythe du Prieuré et émet une hypothèse abracadabrante : Jésus, marié à Marie-Madeleine, aurait eu un descendant né après sa crucifixion. Cet enfant ne serait autre que le premier des Mérovingiens alors que Pierre Plantard serait, lui, son lointain descendant direct ! Devant l'énormité de la chose, Pierre Plantard restera prudent et refusera cette filiation divine, préférant rester dans le voisinage de Dagobert II.

En 1984, le journaliste Jean-Luc Chaumeil, qui enquête depuis longtemps sur les mystifications de Plantard, révèle au grand public le passé trouble du descendant de Dagobert II, obligeant Pierre Plantard à démissionner du Prieuré de Sion.

Mais le descendant des rois mérovingiens est de retour en 1989 avec une nouvelle mythologie du Prieuré de Sion, fondé selon lui, non pas à Jérusalem en 1099, mais à Rennes-le-Château en 1681. Il établit une nouvelle liste des Grands Maîtres du Prieuré qui va le perdre. Il y inclut en effet le nom de Roger-Patrice Pelat, un ancien ami de François Mitterrand, décédé dans le cadre d'un scandale financier. Enquêtant sur cette mort, le juge d'instruction Thierry Jean-Pierre, aujourd'hui député au Parlement européen, perquisitionne l'appartement de Pierre Plantard en 1993 et y découvre des documents certifiant que ce dernier est le vrai roi de France !

Après un interrogatoire serré, Plantard admet son imposture, et s'en tire avec un avertissement sévère. Il ne tentera plus de réactiver le mythe du Prieuré et décèdera en février 2000.

Mais d'autres l'ont fait pour lui et il existerait aujourd'hui, selon Jean-Luc Chaumeil, une douzaine de Prieuré de Sion répartis dans le monde entier.

Dominique ERNST

Dernière minute : **Un dictionnaire qui nous concerne tous !**

La Salévienne avait émis l'idée auprès des sociétés savantes de Savoie de faire des publications en commun ou de diffuser d'une façon ou d'une autre les publications entre les sociétés. La Société d'histoire et d'archéologie de Savoie a pris l'initiative de publier, avec l'appui et la participation des autres sociétés, un ouvrage très original qui concerne toute la Savoie historique et le canton de Genève ; il s'agit de la reproduction d'un dictionnaire manuscrit de 1840 retrouvé aux archives départementales de Savoie. Ce dictionnaire concerne toutes les communes des deux départements, les rivières, les lacs, les montagnes, les cols... Il contient des blasons des villes, la description de familles nobles, la liste des familles bourgeoises.. et il sera agrémenté de gravures de Courtois, D'Aubert... L'ouvrage sera édité en deux volumes avec au total près de 500 pages. Le premier tome sera livré en septembre, le second en janvier. La Salévienne en a réservé 100 exemplaires. Vous pouvez d'ores et déjà réserver vos deux tomes en envoyant un chèque de 25 € (ou 38 FCH) libellé à la Salévienne en indiquant "Réservation dictionnaire" au secrétariat. Les 100 premiers seront sûrs d'être servi. Si courant juillet les 100 exemplaires sont commandés, nous essayerons d'en avoir plus. Si vous êtes décidés à l'acheter, merci de le commander rapidement.

Rédaction

M. Barral-Gidon, Michel Brand, François Déprez, Philippe Duret, Dominique Ernst, Jean-Pierre Gide, Claude Mégevand, Géraldine Lepère, Gérard Lepère.
Responsable de la publication : Marielle Déprez

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter **LA SALÉVIENNE** – 4 route d'Annecy - 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Téléphone : 04.50.35.68.36 - Fax : 04.50.35.63.16

Email : la-salevienne@wanadoo.fr (président) - Megevandcerise@aol.com (administration)

Site WEB : <http://www.la-salevienne.org>